

LES PÉCHÉS
DE
LA FRANCE

DISCOURS

Prêché à Nîmes, à Alais, à Marseille et dans plusieurs autres Eglises du Midi

PAR

ARBOUSSE-BASTIDE

Pasteur.

Vendu au bénéfice de la Société des Traités religieux de Paris,
pour l'impression de Traités pour nos soldats.

NIMES

IMPRIMERIE ROGER ET LAPORTE

Place Saint-Paul, 5.

—
1870.

LES PÉCHÉS
DE
LA FRANCE

Le plus grand malheur de la France serait de ne pas voir la leçon que Dieu cache au fond de notre épreuve nationale; et le plus grand devoir d'un serviteur de Jésus-Christ, c'est de la montrer. C'est ce qui nous a décidé à publier ce discours. C'est pour nous la meilleure manière d'être utile à notre pays. Que la France sente son péché, qu'elle s'humilie et Dieu la relèvera et lui donnera sa véritable grandeur.

« Nous avons péché, nous avons commis l'ini-
» quité, nous avons agi méchamment, nous avons
» été rebelles et nous nous sommes détournés de
» ses commandements et de ses ordonnances. »

(Lire le chapitre ix^e du prophète Daniel).

MES FRÈRES,

Lorsqu'il plaît à Dieu de châtier un peuple, il n'a pas besoin de sortir de son repos et de frapper : la chose se fait toute seule; et le côté par lequel j'admire le plus la divine Providence, c'est que le mal porte en soi son châtiment, et qu'arrivé à un certain période il éclate et se révèle par ses ravages. Quand la machine est saturée d'électricité, l'étincelle part ; quand le feu souterrain a miné le volcan depuis longtemps, le cratère tourmenté vomit sa lave bouillonnante et la terre s'agite dans de meurtrières convulsions.

Depuis longtemps l'accumulation du mal, dans le sein de la société contemporaine, faisait pressentir aux moins clairvoyants une catastrophe : seulement on ne la croyait ni si prochaine ni si colossale.

Mes Frères, notre devoir, c'est de vous rendre attentifs « à la verge et à celui qui l'a assignée. » Le pire de la situation, ce serait de ne pas en sentir la gravité morale, de ne pas en voir la vraie cause et surtout de ne pas s'en humilier.

C'est pourquoi, mes Frères, de même que Daniel, dans les longues douleurs de l'exil, confessait à l'Eternel les péchés de son peuple, comme si c'étaient ses propres péchés, nous, ministre de Jésus-Christ, au milieu de nos humiliations et de nos douleurs nationales, au bruit des gémissements de la patrie et du canon des batailles qui retentit, sinon à nos oreilles, du moins à nos cœurs, nous voulons confesser les péchés de notre peuple. Nous voulons en revendiquer la solidarité, car nous y avons tous notre part, et nous humilier sous la main qui nous frappe, afin que Dieu, ayant pitié de nous, arrête l'épouvantable fléau.

Mes Frères, nous avons péché :

1° *Dans notre politique.* — Il y a tout un grand côté par lequel la politique touche à la morale et à la conscience, et rien de ce qui touche à la conscience et à la morale ne peut être étranger à la religion.

Un jour, — il y a bientôt dix-neuf ans, — on nous annonça que la France était sauvée. Mais à quel prix ! C'était au prix d'un serment solennel violé, de la représentation nationale baillonnée, de milliers de citoyens emprisonnés, déportés, massacrés. Il s'était rencontré des gens pour tramer ce guet-apens nocturne, il s'en trouva pour l'exécuter, et quand il eut réussi, pour l'approuver. On nous demanda l'absolution ; nous eûmes peur et nous la donnâmes. Nous préférâmes

notre repos et nos intérêts à la justice et au droit. Nous appelâmes bien ce qui est mal et mal ce qui est bien. Que dis-je, nous l'approuvâmes? Nous le couronnâmes. Ce jour-là il se fit une grande éclipse dans le monde moral : le droit avait disparu ; l'ère de l'injustice était inaugurée. Par la brèche ouverte, un triste cortège d'iniquités allait passer : les spoliations, les aventures guerrières, les occupations militaires, la dilapidation des finances, le favoritisme, la corruption dont le contagieux exemple partait de haut. — Après dix-huit ans d'un pouvoir absolu, personnel, sans contrôle, qui a débilité nos âmes, on est venu faire luire à nos yeux des promesses menteuses de liberté, et nous demander des pleins pouvoirs pour faire la paix et la guerre. La France, trompée, a cru pouvoir une seconde fois donner son absolutisme, mais Dieu a refusé la sienne, et il semble avoir voulu nous montrer qu'un peuple qui sacrifie les principes du droit et de la justice à des considérations d'un ordre matériel, compromet ces intérêts matériels eux-mêmes. En effet, la secousse intérieure qui aurait résulté d'une attitude énergique et morale du pays aurait-elle jamais pu être comparable à cette épouvantable invasion qui ensanglante, ruine et déshonore la patrie? Mes Frères, nous avons oublié que la justice élève une nation, mais que l'iniquité est la ruine des peuples. Nous avons péché, confessons-le, comme nation, dans notre *politique*.

2° Nous avons péché dans *notre littérature*.

Et d'abord la *philosophie*, qui est la plus haute expression de la littérature d'un peuple, a subi les conséquences de la catastrophe morale qui a eu lieu dans

l'ordre politique. La génération qui, il y a vingt ans, arrivait, n'a plus aperçu les principes moraux, parce qu'ils avaient disparu. Le pays s'était courbé devant le fait accompli, aussi la nouvelle philosophie de la France, à part quelques noms éclatants, n'a voulu croire qu'aux faits ; elle s'est spirituellement moquée de la métaphysique, qui combattait encore pour les principes de la pensée et s'est appelée philosophie *positiviste*. Dieu, la liberté, la morale avaient disparu de l'Etat : ils ont disparu de l'Ecole. Cette nouvelle philosophie a déclaré que le vice et la vertu n'étaient que des sécrétions du cerveau, comme la bile est une sécrétion du foie ; elle n'a cru qu'à ce qui se voit, à ce qui se touche, à ce qui se pèse, et tout ce qui ne tombait pas sous l'objectif de son microscope, sous la lame de son scalpel, dans l'envergure de son compas, elle l'a regardé comme nul et non avenu. Or, mes Frères, ces grandes idées, que cette philosophie légère et impie a supprimées, c'est la chaîne d'or dont parle Homère, et qui tient les nations au trône de Jupiter ; si elles brisent la chaîne, elles vont à la dérive comme un navire désemparé.

Et notre *poésie* nationale, a-t-elle répondu à sa mission ? Pas davantage. Cette sainte fille du ciel a bien peu parlé du ciel à la terre ; elle n'a pas compris qu'elle était envoyée de Dieu pour être, parmi les hommes, la grande prêtresse du droit, de l'honnêteté et de la vertu. Au lieu de cela, frivole, railleuse, immorale avec Béranger, elle a chanté les ris, les jeux, les plaisirs, elle s'est moquée des prêtres, et surtout elle a exalté « *le grand homme*. » Langoureuse et amollissante avec Lamartine, elle nous a

bercés, dans une incomparable harmonie, mais elle a efféminé plutôt que raffermi nos âmes. Elle a poussé avec Musset des cris déchirants et des sanglots sublimes ; elle a souffert de l'infini qui lui manquait, mais elle ne nous a pas enlevés vers l'infini : elle nous a au contraire platement abattus dans un réalisme désespéré. Enfin avec Victor Hugo (elle a bien dû depuis en faire pénitence), la poésie a prodigué ses hyperboles et ses dithyrambes à la gloire militaire. Quand elle a parlé du premier Napoléon, elle a été prise des fureurs d'une bacchante :

Toujours lui ! lui partout !

s'est-elle écriée : elle lui a érigé un piédestal, un trône, que dis-je ? un autel ! elle lui a voué un culte :

Car nous t'avons pour *Dieu* sans t'avoir eu pour maître !

Ainsi l'étouffement criminel de la liberté, la violation des serments les plus sacrés, les hécatombes humaines sacrifiées à la plus satanique ambition, la poésie a tout oublié, tout effacé, tout absous.

« *Qui sait, a-t-elle osé dire de ces grands tueurs d'hommes, qui sait si le génie n'est pas une de vos vertus !* »

Quand on est arrivé là, on a foulé aux pieds le droit, la justice, la fraternité ; on a faussé la conscience d'un pays qui n'est que trop porté à s'enivrer des fumées de la vaine gloire, on s'est fait le complice du despotisme, on a trempé dans les boues de ce siècle les ailes de l'ange ; les instituteurs du peuple en

sont devenus les corrupteurs. Nous avons péché dans notre poésie.

La littérature des *Romans*, des *Revue*s et des *Journaux* a été encore plus malsaine et plus corruptrice. Pour émouvoir des imaginations blasées, elle a hanté les cours d'assises, elle a fait de l'argent avec le scandale. Nos romanciers ont enseigné l'art du crime avec un tel succès, que nous avons pu entendre le sinistre héros de Pantin, dire qu'il avait pris son modèle dans un de nos romans les plus célèbres. Quelquefois pourtant la honte est montée au front de cette presse coupable, et après le crime célèbre dont je viens de parler, un article de journal faisant son *meâ culpa*, au nom de ses confrères, reconnaissait que le journalisme s'était fait beaucoup trop l'éditeur responsable d'une littérature démoralisante. La presse a bataillé pour des partis plutôt qu'elle n'a défendu des principes. Elle s'est montrée peu jalouse de la vérité, peu scrupuleuse dans ses moyens, peu soucieuse du droit et de la justice, de la paix et du sang des peuples. Nous avons lu des articles de journaux qui poussaient à la guerre avec une furie vraiment infernale et qui étaient dignes d'être signés par des cannibales : ils promettaient à nos ennemis des atrocités et des hontes que, par un retour vengeur, nous sommes appelés à subir.

Notre littérature *dramatique* n'a pas mieux répondu à sa mission. Le théâtre aurait pu employer les prodigieuses ressources de l'art à inspirer de nobles et virils sentiments. Au lieu de cela, la scène a été frivole moqueuse, dissipée; un public avide de spectacles y est allé rire et rire de tout : on lui a rendu l'adultère

intéressant, on a donné le beau rôle au vice ; et c'a été une condamnation éclatante de notre littérature dramatique, que l'Académie française ait cherché plusieurs années une pièce morale à couronner, sans pouvoir la découvrir.

Ainsi donc, nous, si fiers de notre beau génie littéraire, nous avons la honte de l'avoir fait servir à des choses de néant, au lieu de l'employer au triomphe des grandes idées du droit, de la justice et de la vertu. Nous avons péché dans le domaine de la philosophie, de la poésie, de la presse en général ; nous avons péché dans notre littérature.

3° Nous avons péché dans nos *spéculations commerciales*. — L'amour des jouissances matérielles ayant grandi à mesure que la force des principes spirituels diminuait, il a fallu de l'argent pour satisfaire aux besoins d'un luxe croissant, ou même de passions coupables. De là des entreprises téméraires, des coups de bourse criminels, des fortunes scandaleuses, des ruines subites, des suicides nombreux. Des loteries se sont produites, autorisées par l'Etat, qui ont offert au public l'appât de gros lots, de dividendes impossibles, d'intérêts non équitables. La conscience commerciale a été faussée ; l'argent a été immoral. Des banquiers, comme de simples particuliers, n'ont pas craint de soutenir, par leur prêts, une politique que leur conscience désapprouvait : par exemple l'expédition du Mexique et la guerre esclavagiste aux Etats-Unis du Sud. Et nous avons fait ce mal presque sans nous en douter, tellement notre sens moral a été faussé. Nous avons péché dans nos spéculations commerciales.

4° Nous avons péché *comme Eglise*.

Je parlerai d'abord de l'*Eglise romaine*. — Il pourra sembler surprenant que nous nous permettions, nous, pasteur protestant, de porter un jugement sur une Eglise qui n'est pas la nôtre ; mais elle appartient à la grande famille chrétienne, et à ce titre nous sommes solidaires avec elle ; d'ailleurs, comme la politique, elle a de grands côtés par où elle touche à la conscience et à la morale, et par lesquels il nous appartient de la juger. C'est pourquoi, sans nous immiscer dans des questions purement dogmatiques, qui lui appartiennent, voici ce que nous nous permettrons de lui dire :

Celui qui s'appelle le successeur de saint Pierre a eu le tort de tirer du fourreau cette épée dont le Seigneur avait interdit l'usage à saint Pierre lui-même. Il a eu le tort de fournir à un général trop célèbre l'occasion d'inaugurer le chassepot et d'en vanter les merveilles, associant ainsi la religion à la politique, au risque de compromettre la religion. L'Eglise romaine a eu le tort de professer en plein XIX^e siècle les dogmes sanglants de l'intolérance et de sacrer demi-dieu, en le proclamant infaillible, cet homme qui est l'auteur du *syllabus* ! Elle a eu le tort de ne pas ouvrir son cœur à la voix de ses plus généreux enfants, lorsqu'ils l'invitaient, tout en demeurant l'Eglise catholique, à entrer dans le concert des peuples modernes, dans l'ère de la liberté et de la fraternité. Enfin elle a eu le tort récent d'insinuer contre nous, minorité, des accusations qui portaient atteinte à notre patriotisme, quand nous donnions, comme elle, pour la patrie, le sang le plus pur de nos enfants, et tandis

que notre ennemi commun incendiait les villes protestantes de l'Alsace, brûlait nos temples, nos bibliothèques et nos séminaires. Nous, les fils des proscrits, nous n'avons qu'un désir : oublier le passé, aimer nos frères catholiques, nous unir à eux pour repousser l'ennemi ; aussi sommes-nous surpris et attristés qu'on ravive de vieilles haines absurdes à la fois et anti-chrétiennes, et qui ne peuvent servir qu'à affaiblir la patrie en désunissant ses enfants.

Mais nous avons surtout à confesser, nous, protestants, nos propres péchés.

Nous avons péché : comme *Eglise nationale*. — Rarement une Eglise est tombée dans un aussi complet désordre. Rien n'est debout, ni le dogme, ni la discipline. Nous avons certainement péché en laissant s'introduire parmi nous, et passer sous le sauf-conduit officiel de la robe et du rabat, toute espèce de négations, et les murailles de nos sanctuaires ont dû être plus d'une fois étonnées et scandalisées d'entendre ce qu'elles ont entendu. Mais nous avons eu tort aussi en ce que nous n'avons su opposer à ce débordement d'incrédulité que des votes ou des formules abstraites, des affirmations à des négations, des traditions à des innovations, le parti pris du *statu quo* à une espèce de fureur subversive : nous n'avons pas su opposer la vie à la mort et l'esprit de Jésus-Christ à l'esprit d'irrégion. Autrefois pour connaître l'état spirituel de quelqu'un, on lui demandait : « Etes-vous converti ? avez-vous donné votre cœur à Dieu ? » — A présent on lui demande : « Etes-vous orthodoxe ? » C'est un signe des temps. C'est le schibboleth qui a remplacé la vraie piété. On appartient, non pas à une Eglise,

mais à un parti. Les questions personnelles, les mesquines rivalités qui auraient dû disparaître dans la poussière en présence des intérêts suprêmes de la foi, ont irrité les discussions, ont troublé l'Eglise. Des hommes, à qui le Maître n'avait pas dit : « Va ! » sont entrés néanmoins dans les héritages du Seigneur!.....

Mais, Seigneur, j'en ai dit assez, achève par ton Esprit, dans les consciences, ce que je ne puis pas dire; purifie ton sanctuaire, et que chacun de nous, pasteurs et fidèles, courbe la tête, s'humilie et te dise : « Oui, comme Eglise nationale, nous avons péché! »

Nous avons péché aussi *comme Eglises indépendantes*. Ces Eglises sœurs nous permettront bien de parler d'elles, comme de nous-mêmes, avec une fraternelle liberté.

Le fait même de leur existence est un reproche vivant à l'adresse de notre Eglise nationale : si celle-ci avait été fidèle, celles-là n'auraient pas eu de raison d'être et n'auraient pas été. Aussi ne se légitiment-elles qu'à la condition d'offrir l'exemple d'une fidélité, d'une piété éclatantes. Or, où est cette supériorité spirituelle? Où sont ces saintes ardeurs? Hélas! dans de moindres mais dans de trop grandes proportions, les mêmes misères que nous avons à déplorer chez nous, nos frères indépendants les plus pieux et les plus sincères sont les premiers à les déplorer avec nous chez eux. Aussi, où est leur force d'expansion? et quelles sont leurs conquêtes?

Le principe de la séparation en lui-même est inattaquable, et elle peut être un impérieux devoir; par exemple là où la conscience chrétienne, loin de trou-

ver un aliment à sa foi, ne rencontrerait dans le temple que des négations ou des scandales. Mais autre est le principe de séparation, autre est l'esprit de dissidence. Or l'esprit de dissidence a envahi, ravagé notre pauvre corps protestant. Il y a eu parmi nous des divisions et des subdivisions, des sectes dans des sectes, et tout cela n'était justifié par aucun besoin sérieux ni de la conscience, ni de la science, ni de la foi; tout cela n'était que le misérable produit de l'esprit d'étroitesse, de l'ignorance prétentieuse, d'un certain goût d'insubordination, de l'orgueil spirituel, tout cela n'était au fond qu'un fruit de la chair. Saint Paul aurait eu le droit de tancer sévèrement ces faiseurs ou ces fauteurs de schisme et de leur répéter les reproches qu'il adressait à Corinthe : « Puisqu'il y a des schismes et des divisions parmi vous, n'êtes-vous pas charnels ? » Ils ne se doutent pas, ces frères animés de l'esprit de secte, du mal qu'ils ont fait à la piété réelle; le fait est que partout où ce malheureux dissolvant s'est glissé, il a arrêté le réveil.

Je me rappelle, mes Frères, de bien beaux jours, hélas ! depuis longtemps disparus. C'étaient des temps bénis de réveil, un véritable esprit d'alliance évangélique soufflait sur notre Eglise. On se voyait beaucoup entre chrétiens, on se réunissait, on priait ensemble, on s'aimait, les foules mêmes affluaient, les cœurs étaient convertis. Aujourd'hui, souvent je suis honteux et scandalisé comme protestant. Dans bien des endroits les temples sont vides. Les hommes ne paraissent pas au service, c'est convenu; les femmes seules y vont : comme si les hommes n'avaient pas d'âme ! On se passe de culte. On se passe de Dieu. En fait, on

est athée. Je vous le dis : c'est une honte pour notre protestantisme.

J'ai vu, — oserai-je le rapporter? Dans ce jour de confession il faut se décharger de tout ce qu'on a sur le cœur : — j'ai vu, à côté de tel de nos temples désert, l'église catholique regorgeant de fidèles. J'avais beau me dire, moi protestant, qu'il fallait faire peu de cas de ce culte formaliste, où chaque catholique doit se rendre sous peine de péché mortel, quoi qu'il en soit c'était un culte, et on s'y rendait; et je ne pouvais pas ne pas préférer, de quelque manière qu'on la juge, cette pratique respectueuse d'un culte à l'abandon de tout culte. Oui, je rougis de nos églises protestantes vides d'adorateurs, je rougis de ces protestants qui profanent régulièrement le dimanche, qui ne trouvent pas dans leur vie un jour pour adorer Dieu avec leurs frères, parce qu'ils n'en trouvent dans leurs cœurs aucun besoin. Comme Daniel je sens mon âme plongée dans le deuil à cause des péchés de mon peuple. Seigneur Eternel, Dieu de nos pères, nous sommes des enfants indignes de ces ancêtres dont nous sommes fiers et qui auraient honte de nous. Seigneur, la mort s'est installée dans plusieurs de nos sanctuaires, que deviendrons-nous et que vas-tu faire de nous? Pourquoi avais-tu sauvé le petit troupeau à travers tant de naufrages, si ce n'est pour qu'il fût, au milieu même de ses persécuteurs, un témoin de ta vérité? Pourquoi n'avais-tu pas éteint le lumignon fumant, si ce n'est pour qu'il fit briller la lumière dans les ténèbres générales. Pourquoi avais-tu conservé le levain dans la pâte, si ce n'est pour que le levain fit lever la pâte? Au lieu de cela, nous nous sommes laissé enva-

hir par l'incrédulité, par le schisme, par la mort spirituelle? Seigneur, aie pitié! supporte-nous encore, vivifie-nous; nous avons péché comme Eglise, nous avons péché contre toi.

5° Nous avons péché *comme familles*.

L'esprit de famille a dégénéré en France.— Dans les grandes villes, et particulièrement dans cette superbe cité,—qui maintenant ne doit songer qu'à se défendre,—le désordre des mœurs semblait presque autorisé par l'opinion publique et l'immoralité déployait au soleil, avec des airs de défi, son faste insolent. Les associations coupables, que la religion n'avait pas bénies ni la société sanctionnées, se multipliaient. Que voulez-vous que soient les enfants qui viennent dans de tels milieux? Quel respect pour leurs parents? Quelle éducation? Quels exemples? Quelles mœurs? Et quelle patrie peut être formée par de tels éléments? Mes Frères, ceux qui outragent et tuent ainsi la famille travaillent à tuer la patrie et ce sont de mauvais citoyens.

Mais, même parmi ceux qui acceptent le joug sacré du mariage, le mariage n'est souvent qu'une affaire de convenance, quand ce n'a pas été une spéculation. On a associé deux fortunes, deux positions, rarement deux cœurs. Le côté moral de l'union la plus intime a été négligé et la vie domestique en a souffert. En France on ne connaît pas le *Home*, et le foyer domestique est une métaphore, tout au plus un souvenir du bon vieux temps; nous n'avons plus de foyer, mais en revanche nous avons beaucoup de théâtres, de cafés, de lieux publics. C'est là la ruine de la vie de famille. On y afflue, on préfère la compagnie des gens de toute espèce qui hantent ces lieux, à la compagnie de sa femme

et au sourire de ses enfants. On y perd son temps, on y perd son argent ; on s'y accoutume à une vie oiseuse, à des conversations frivoles, malsaines. On rentre chez soi mécontent ; on trouve sa compagne triste. Les enfants sont négligés. La maison va mal. Oui, je vous le dis, le Français aime trop cette vie extérieure. La vie de famille en souffre. Savez-vous où je l'ai retrouvée, la famille ? C'est en Hollande, parmi les descendants, plus fidèles que nous, de nos vieux huguenots.

J'étais logé à Amsterdam, chez un des plus honorables banquiers de la ville, un vrai patriarche, père vénéré de douze enfants. Pas un nuage dans ce firmament. Chaque matin toute la famille arrive, exacte à l'heure. Chacun s'assied à sa place, autour de la grande table, et la première chose qui se fait, dans le plus respectueux recueillement, c'est la lecture de la Bible. C'est le père qui est le pasteur ; c'est lui qui fait le culte, qui lit, exhorte, prie. Cela est sain pour l'âme, cela est moral et j'ajouterai patriotique, car ce sont de telles familles qui sauvegardent les mœurs et forment de solides nations. Sans doute je pourrais, parmi nos protestants, rencontrer de ces familles patriarcales, où ce pieux usage se pratique. Mais en France ce sont là des exceptions, ce n'est pas une coutume nationale comme en Hollande, en Ecosse, en Amérique. Je n'en ai pas vu parmi nous beaucoup de ces chefs de famille, qui eussent compris la dignité, la sainteté de leur mission, en quelque sorte sacerdotale. J'ai rencontré beaucoup de pères et de mères, se dévouant pour leurs enfants, se sacrifiant pour leur assurer une position et leur préparer des succès dans le monde : je n'en ai pas vu autant qui fussent dévorés

du noble souci de les préparer pour Dieu. Or, quand le lien religieux manque, les parents ont perdu, aux yeux de leurs enfants, leur caractère sacré. Le père représente le prêtre, qui représente Dieu : si Dieu est absent, le père ne représente rien ; il est passé à l'état de protecteur, de pourvoyeur naturel, voilà tout. J'ajoute que le respect de l'autorité paternelle est à la base de tous les autres respects. Donnez à la patrie des enfants qui ne savent pas respecter leurs parents, vous lui donnerez des citoyens qui ne savent respecter ni leurs magistrats ni leurs lois.

Au lieu de ces familles patriarcales, qui font l'honneur du protestantisme au dehors, et qui le firent jadis en France, savez-vous ce que j'ai trouvé dans plusieurs de nos Eglises, filles dégénérées et caduques des Eglises d'autrefois ? Non seulement presque toutes nos familles sans le ciment du culte domestique, mais un nombre effrayant de petites congrégations formées de populations aisées ou riches, et qui vont dépérissant. On dirait que la fatale influence des richesses a troublé les consciences et les cœurs de ces Eglises coupables, d'où l'esprit de famille s'est retiré et où les enfants, qui sont la bénédiction du foyer, manquent. Ainsi de grandes familles protestantes s'éteignent, des Eglises même ont diminué de moitié depuis cinquante années, et si la même proportion décroissante continue, elles périront ! dans un siècle elles auront péri, et cela, uniquement parce que l'esprit de famille manque. Sur elles pèse comme une malédiction. Oui, et je voudrais pouvoir le dire à la France tout entière : c'est parce que l'esprit de famille nous manque, que notre population diminue, tandis que

la population de l'Angleterre et des Etats-Unis augmente dans des proportions réjouissantes pour ces grands pays, menaçantes pour nous. Que mon pays y prenne garde ! Ce ne sont pas tant les balles des Prussiens que l'absence de l'esprit de famille qui dépeuplent la patrie. Encore ici un grand péché à confesser, une grande humiliation à assumer. Oui, Seigneur, nous avons péché, gravement péché comme *familles*.

Mes Frères, si la société se trouve répréhensible dans toutes les formes qui l'expriment, dans sa politique, dans sa littérature, dans son commerce, dans sa forme religieuse et dans la famille, c'est que l'individu lui-même est coupable. Il importe donc de remonter à la source, de reconnaître nos défauts, qui sont tout à la fois individuels et nationaux, qui sont ceux de la France, en même temps qu'ils sont bien nos propres défauts.

1^o Nous, Français, *nous manquons de principes* : c'est là notre défaut capital. — Dire cela, c'est avouer que notre conscience elle-même est atteinte, que notre sens moral est vicié. La cause en est-elle dans l'influence du régime déchu, fondé sur les ruines de la conscience ? Dans l'éducation de la France livrée aux Jésuites depuis des siècles ? Dans l'influence inverse de la philosophie voltairienne ou du positivisme contemporain ? La cause vraie, la cause générale et première est sans doute originelle et tient à notre nature gauloise, et toutes les autres ne sont que des effets devenus causes à leur tour. Quoi qu'il en soit, le fait est certain : nous manquons de principes pour juger fermement les choses et nous conduire sans fléchir. Le respect inviolable de tout ce qui est juste, vrai,

saint, ne commande pas notre vie. Le côté moral des choses nous échappe facilement. Nous acclamons le plus fort. Nous préférons le plus riche. Nous nous prosternons devant le fait accompli. Nous couronnons le succès. Nous adorons les soleils levants : je n'ai pas besoin de rappeler le coup d'état.

2^o Nous sommes *légers*. — Sommes-nous légers parce que nous manquons de principes, ou manquons-nous de principes parce que nous sommes légers? Les deux sont vrais. Quoi qu'il en soit, s'il y a un moyen de nous guérir de cette légèreté française, si célèbre dans le monde, c'est de nous fixer par des principes inébranlables. Nous sommes sans gouvernail, sans lest et sans boussole, car les principes sont tout cela ; je vous le demande : que va devenir le navire? Nous flottons à tout vent. Nous rions de tout. Nous n'approfondissons rien. Nous glissons sur la vie. Nous ne poursuivons rien jusqu'au bout. Nous changeons avec une inconcevable facilité d'idées, de goûts, de gouvernements, de lois, de tout. On nous a appelés les Athéniens modernes et nous en avons été flattés. Je ne crois pas qu'il y ait lieu d'en être flattés jusqu'au bout, mais certainement nous étions dignes de leur être comparés. Comme eux nous sommes un peuple ami des arts, vif, spirituel, impressionnable ; comme eux nous sommes amateurs de nouveautés, et tous les jours nous nous rendons au forum pour demander : « Qu'y a-t-il de nouveau ? » Les Athéniens écoutaient Socrate et le condamnaient à la cigüe, applaudissaient Démosthènes et se laissaient envahir par Philippe, allaient entendre saint Paul et puis le renvoyaient disant : « Que nous veut ce discoureur? » De même faisons-

nous, nous les Athéniens modernes. Nous proclamons avec joie que l'incident Hohenzollern est clos, que la paix est assurée, et huit jours après nous déclarons la guerre la plus formidable des temps modernes avec une légèreté qui sera fameuse dans l'histoire. Nous refusons d'écouter aujourd'hui les sages conseils de celui dans les bras duquel nous nous jetterons demain pour lui confier les destinées de la patrie. Hélas! oui, nous sommes légers.

3° Nous sommes aussi *amis des plaisirs*.— Un homme sans principes, un homme léger qui n'est pas gouverné par sa conscience, comment dirigera-t-il sa vie? Il en laissera flotter au hasard les rênes abandonnées. Homère, poète et philosophe tout à la fois, nous raconte que le sage Ulysse ordonna à ses compagnons de l'attacher au mât de son navire avec des câbles, pour lui éviter la tentation de retarder sa marche sur des rivages enchanteurs : l'homme sans principes n'a point de câble qui le retienne, et il arrêtera, il dissipera la vie, loin de son but, dans les plaisirs, les jeux, les spectacles, les bals, les courses, les mille futilités, les mille convoitises qui partout nous sollicitent. Cet amour excessif des plaisirs, déshonorant pour des âmes immortelles, est tellement passé dans nos mœurs, que nous sommes flattés quelquefois de ce qui devrait faire notre honte, et que nous, Français, nous sommes les fanfarons du vice comme d'autres prennent le masque de la vertu.

4° Nous sommes *vaniteux*. — On nous a beaucoup dit, et nous l'avons cru dans notre naïf orgueil, que nous étions le premier peuple du monde; certes je le voudrais bien. Mais nous sommes-nous demandé

en quoi? — Est-ce par nos lumières? Mais il y a des peuples beaucoup plus instruits que nous! Est-ce par notre commerce? Mais il y a des peuples plus industriels que nous! — Est-ce par notre agriculture? Mais les agronomes savent bien que l'état de l'agriculture en France est presque barbare. — Est-ce par les beaux-arts? Mais l'Italie est notre maîtresse. — Est-ce par nos mœurs? Nous n'oserions pas le dire. Non, nous avons cru que la vraie primauté dans la hiérarchie des peuples, consistait dans la gloire militaire. Notre courage national, notre vaillance et notre élan, nos triomphes éclatants sous le premier Napoléon, nous ont fascinés, et nous avons été les adorateurs de cette déesse inhumaine et païenne qui s'appelle la Gloire. En France, il suffit d'un clairon et d'un drapeau pour faire tourner les têtes. Nous nous sommes follement imaginés, ivres de sanglants souvenirs, que nous étions irrésistibles et qu'une armée de 250,000 Français pouvait porter au bout du monde son drapeau victorieux. Et comme nous manquons de principes, nous n'avons pas su voir ce qu'il y a d'inique, de révoltant dans ce goût de la conquête, nous n'y avons vu que la *gloire*, ce Moloch moderne qui dévore nos enfants. Aussi, notre forfanterie militaire a été rudement châtiée. Nous n'avions pas vu ce qu'il y avait d'injustice, de cruauté et d'immoralité dans une invasion, quand nous avons porté cette invasion en pays ennemi; Dieu a permis que ce fût cette fois-ci à notre détriment que l'invasion fût faite et nous avons pu, à notre tour, en mesurer les horreurs. Nous n'avions pas enregistré avec soin les désordres de nos soldats quand ces désor-

dres, ces crimes, ces incendies et ces pillages se commettaient au préjudice de l'Espagne, de l'Allemagne ou de l'Algérie ; Dieu a permis que, par un juste retour, ce funèbre cortège de la guerre se ruât sur notre patrie et dévastât nos cités. Nous n'avions pas compris qu'il y a une équité de nation à nation, comme il y a une équité d'homme à homme, et que si nous n'avons pas le droit de faire à un autre homme ce que nous ne voudrions pas qu'il nous fit, nous n'avons pas non plus le droit de faire à une nation ce que nous ne voudrions pas qu'elle nous fit. Honte aux peuples qui l'oublient ! Et puissions-nous enfin l'apprendre ! Puisse Dieu nous enseigner l'équité et nous arracher du cœur cet amour insensé de la gloire, si fécond en crimes, en calamités, en humiliations, et qui transformerait le monde entier en armée permanente. Aussi laissez-moi saluer avec un tressaillement de joie et d'espérance l'avènement du régime nouveau qui proclame, comme principe des âges modernes, la fraternité des peuples, et qui répudie, comme tyrannique et criminel, ce vieil esprit de conquête que les dynasties nous avaient légué.

5° Notre vanité, la haute idée que nous avons de nous-mêmes, nous a fait perdre le sens du *respect* ; par où j'entends le respect des lois et des supériorités légitimes. Quelqu'un a dit : « En France, le respect s'en va. » Cela est vrai, la loi n'est pas pour nous chose sacrée. L'exemple de Socrate, refusant de suivre ses amis venus pour le délivrer, parce qu'en passant sur le seuil de sa prison il faudrait, selon l'expression du philosophe, « fouler aux pieds le cadavre de la loi, » cet exemple, nous ne l'imiterions pas, et ce trait

sublime doit nous paraître bien étrange. Nous ne nous inclinons pas devant le représentant de la loi. Nous n'acceptons pas l'autorité, nous subissons le gendarme. Notre humeur railleuse et frondeuse n'admet pas volontiers les supériorités, elle les conteste et les décrie. Or, c'est bien mal comprendre la liberté que de se figurer qu'elle dispense d'obéir, et bien mal comprendre l'égalité que de se figurer qu'elle permet de récuser les supériorités naturelles et sociales. Dans ce manque de respect, il y a une insurrection latente. Il y a au fond un sourd mécontentement qui tient aux plus mauvais sentiments de jalousie et de despotisme de bas étage. Ce mauvais esprit suffit pour rendre un peuple ingouvernable ; il est capable, au premier jour propice, de tuer la liberté et de livrer la France à l'anarchie.

6°. — Enfin, mes Frères, je le dis avec douleur, le plus grand mal de notre race, le péché, qui est au fond de tout, qui explique notre manque de principes lequel explique tout le reste, c'est que cette race gauloise a peu le *sens religieux*. — Lorsque je cherche dans ma pensée quel est le prosateur français qui exprime le plus complètement notre génie national, je n'hésite pas à nommer Voltaire; et quand je cherche quel est le poète qui représenterait le plus exactement le génie poétique de la France, dans un congrès de poètes, je n'hésite pas à nommer Béranger : or, Voltaire et Béranger sont deux noms qui ne disent rien de bien religieux. En Angleterre, le caractère de la littérature et des mœurs publiques est tout autre. Au centre de la cité, au fronton de la banque de Londres, j'ai lu avec émotion cette inscription tirée de

nos saintes Ecritures : « La terre et tout ce qui est en elle appartient au Seigneur. » Vous figurez-vous qu'une telle inscription fût possible sur la Bourse de Paris? En Angleterre, au milieu de beaucoup de formalisme, je l'avoue, il y a un jour que le respect a mis à part pour le culte : en France, le dimanche, s'il se distingue des autres jours, c'est parce qu'il est mis à part pour les plaisirs. En Angleterre, lorsqu'on parle de Dieu, de l'âme et des choses de l'âme, n'importe où, dans un salon, dans la rue, en wagon, au milieu des ouvriers ou des paysans, on voit de suite les physionomies devenir sérieuses, attentives, on y sent le recueillement et le respect : en France, parlez de Dieu et de la religion, n'importe où, je serais bien étonné si vous n'étes pas interrompu par quelque lazzi contre les prêtres ou par quelque éclat de rire voltairien. Mes Frères, notre France a donné plusieurs fois la preuve historique de ce que je dis, en repoussant avec une triste persévérance la Réforme qui lui était solennellement proposée. Et savez-vous pourquoi la France a repoussé la Réforme? Est ce par esprit religieux? Oh! non, je vous assure : c'est parce que la Réforme était une religion trop austère pour un peuple si léger.

Mais il semble que ce dernier reproche, qui renferme tous les autres, ne vous concerne nullement, mes Frères, car, vous au moins, vous n'avez pas repoussé la Réforme, bien au contraire; vous en êtes les enfants, les héritiers et le boulevard.

Ne levez pourtant pas trop haut la tête; tous les descendants d'Abraham ne sont pas pour cela de vrais fils d'Abraham. — D'abord vous êtes Français, et comme tels, tous les torts des Français vous con-

cernent. Ensuite, vous faites profession d'être des chrétiens réformés, et comme tels vous avez assumé sur vous une responsabilité redoutable. Membres de nos Eglises nationales et de nos Eglises indépendantes, protestants de toute dénomination, et vous surtout qui prétendez à un christianisme plus strict, laissez-moi aller au bout de ma pensée, laissez éclater toute ma douleur. Vous dites que vous êtes les héritiers, le boulevard de la Réforme, et c'est vous qui êtes la cause que notre patrie n'a pas, depuis trois siècles, accepté la Réforme représentée par vous.

Le Seigneur vous avait laissé subsister pour être la lumière spirituelle de votre pays, le sel de votre pays; lumière du monde, quelle splendeur avez-vous jetée? Sel de la terre, quelle sainteté purificatrice avez-vous répandue dans cette corruption?

Je vous le dirai, mes Frères, parce que j'en ai le cœur plein. Les chrétiens ont manqué à leur mandat. Je les ai vus de près et j'ai trouvé leur christianisme tellement effacé et tellement mondain, que je leur aurais appliqué volontiers la parole de Jésus: « Que faites-vous d'extraordinaire? Les péagers même n'en font-ils pas autant? »

Au point de vue du luxe et de l'ostentation, des vêtements, des ameublements, de la table, des complaisances égoïstes de la vie, je n'ai pas aperçu de sérieux renoncements; ces gens, faisant profession d'être étrangers et voyageurs ici bas, m'avaient l'air de s'y être très confortablement installés.

Peut-être, pour être juste, faut-il passer par dessus certaines exigences sociales et regarder plus au fond de la vie de ceux que j'accuse? Certes, je le veux bien,

mais je ne crois pas qu'ils y gagnent grand chose, car j'ai rencontré en général chez les chrétiens, appartenant aux rangs élevés de la société, cette fierté de ton et cette hauteur d'allures que la richesse donne aux grands du monde, un manque de simplicité et de fraternité qui m'a glacé plus d'une fois. J'ai rarement senti l'humilité du pécheur pardonné derrière le pécheur opulent.

Et si j'ai trouvé chez le chrétien riche les défauts du mondain riche, j'ai trouvé chez le chrétien pauvre les défauts du mondain pauvre : l'esprit de jalousie, d'envie et de convoitise. A part quelques éclatantes exceptions, j'ai vu les chrétiens âpres au gain comme les autres, peu scrupuleux sur les moyens d'acquérir, ne sachant pas faire la part de Dieu, donnant des miettes là où il aurait fallu le pain entier, paresseux à s'employer pour autrui, égoïstement confinés chez eux quand les besoins du corps et des âmes appelaient leur dévouement ; difficiles, médisants, sans support entr'eux, sans bienveillance, sans pardons, exigeants pour les autres, très indulgents pour eux-mêmes ; très-rigoureux pour la pureté du dogme, beaucoup moins pour la sainteté de la vie ; laissant l'interdit demeurer dans leurs cœurs, demandant à Dieu d'être délivrés du mal et ne voulant pas en être délivrés ; je les ai vus se disputant, se querellant, se faisant des procès parfois, donnant au monde et à l'Eglise des scandales ! Qu'on s'étonne après cela que l'Evangile fasse si peu de conquêtes quand l'Evangile est ainsi représenté !

Mes Frères, je vous le répète, les chrétiens ont failli à leur mandat. Dieu nous avait envoyés et

maintenus au milieu de ce peuple *sans principes*, afin de lui inoculer les principes de notre foi, et nous ne l'avons pas fait ; Dieu nous avait placés au milieu de ce peuple *léger* afin de lui opposer le sérieux chrétien, et nous avons été aussi légers que lui ; Dieu nous avait dit d'opposer à son *amour des plaisirs* notre austérité huguenote, et nous nous sommes enivrés à la même coupe ; Dieu nous avait maintenus au milieu de ce peuple *vaniteux*, épris de la vaine gloire, afin de lui apprendre à rechercher la gloire qui vient de Dieu, et nous nous sommes, comme lui, prosternés aux pieds de son Moloch ; Dieu aurait voulu que nous, nous lui fussions des exemples pour les choses respectables et surtout pour les grandes et saintes choses de la religion, et nous avons été à peu près aussi peu respectueux et aussi peu religieux que lui. Je vous le dis pour la troisième fois : nous avons failli à notre tâche.

Aussi, Mes Frères, lorsque j'ai vu se préparer cette lutte colossale et fratricide, lorsque j'ai vu deux peuples baptisés au nom du Christ, se lever et se précipiter l'un sur l'autre, comme pour s'exterminer, mon âme a frémi d'horreur et de honte (car je n'ai vu aucune gloire là-dedans), et je me suis dit : Comment est-il possible que le sang du Rédempteur ait coulé sur la terre pour enseigner aux hommes à s'aimer comme des frères et que ces hommes se tuent comme des bêtes féroces ? Ce n'est pas la force rédemptrice du Christ qui a perdu de son efficacité, c'est l'infidélité des chrétiens qui en a paralysé l'action. Or, je le dis avec tremblement, mes Frères : c'est nous chrétiens, qui sommes, pour notre large part,

responsables de tout ce sang qui coule à flots. Et pourquoi donc ? Parce que ni nous ni nos devanciers n'avons été des chrétiens dignes du Christ. Si tous les chrétiens, de tous les temps, de tous les pays ; et si actuellement tous les chrétiens de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre et de l'Amérique, tous les chrétiens du catholicisme et ceux du protestantisme avaient été des chrétiens, certainement la guerre n'aurait pas été possible.

Et les chrétiens n'ont pas été des chrétiens, et les gens du monde ont été de grands mondains et de grands pécheurs, et les uns et les autres ont versé leurs transgressions dans la même coupe d'iniquité, et la coupe a débordé, et l'Eternel a vidé sur nous le vin de sa colère. La patience de Dieu est à longue échéance, mais elle a un terme, et le terme est arrivé.

C'est pourquoi le Dieu des armées a dit à l'ange des éternelles justices : Lève-toi, ceins ton glaive, va vers ce peuple, et frappe ! Frappe le soldat et le capitaine, le fantassin et le cavalier ; brise dans sa main l'épée de la France, renverse ses murailles et ses forteresses, porte la terreur dans ce pays qui a fait trembler l'Europe, humilie-le et ravage-le. Je me servirai de l'homme pour châtier l'homme, je me servirai d'un vieux monarque du Nord pour frapper la France, ainsi qu'autrefois de Nabuchodonosor pour frapper Israël. Frappe-le, te dis-je, ce peuple qui n'a respecté que la force, ce peuple sans principes, ce peuple léger, ce peuple ami des plaisirs, ce peuple ami de la vaine gloire, ce peuple sans foi, ce peuple sans Dieu, et ne cesse point de frapper jusqu'à ce qu'il s'humilie, jusqu'à ce qu'il revienne au droit et à la justice et qu'il

reconnaisse qu'on ne se moque pas de Dieu et qu'on ne se passe pas de Dieu.

Et l'ange de l'Eternel a frappé ! Regarde , ô France, ô ma patrie bien-aimée, regarde ces champs couverts d'ossements qui blanchissent, d'armures brisées, de cadavres amoncelés ; regarde ces champs à jamais funestes de Wissembourg, de Forbach, de Reischoffen et de Sedan !

France ! regarde ton beau Paris, Paris, ta fière et superbe capitale, la capitale de la civilisation, la reine du monde, la métropole des peuples ; regarde ton Paris, le rendez-vous des beaux-arts, mais aussi des plaisirs, du luxe et de la luxure ; Paris, le caravansérail du monde et la Babylone des âges modernes, — et vois cette ceinture de fer qui l'étreint et ces monstrueuses bouches de bronze prêtes à vomir la mort.

Et l'ange des divines justices se tient là, l'épée sanglante à la main, et dit au Seigneur : « Seigneur, faut-il sonner son glas funèbre ! »

Oh ! non, Seigneur, non, dis-le toi-même à l'ange de tes vengeances : Assez, assez, assez de sang, assez de larmes, assez de veuves, assez d'orphelins ; assez de ruines, assez de désastres, assez de hontes ! Seigneur, toi-même, ne trouves-tu pas que c'est assez ! Nous avons péché, nous avons péché contre toi, nous avons mérité tout cela, nous avons mérité davantage, nous méritons la ruine et la mort, mais nous nous humilions, nous nous frappons la poitrine ; souviens-toi de tes compassions ! Vois, déjà ce peuple s'humilie ! Nous apprenons, à travers les airs, que Paris devient sérieux, que nos correligionnaires encombrant les temples dont ils avaient oublié le chemin ; que

tous les dimanches ils se pressent autour de nos tables de communion. Eh ! bien, Seigneur, celà nous émeut d'une sainte joie et nous fait tressaillir d'espoir.

Mes frères, que la France suive ce saint exemple, et la France ne périra pas. Mais qu'elle le sache, son plus redoutable ennemi, ce n'est pas le roi Guillaume, c'est le roi Satan ; ce n'est pas seulement celui-là qu'il faut chasser de nos frontières, c'est celui-ci qu'il faut chasser de nos cœurs. Si les Prussiens sont chassés de nos murs, mais que le péché règne encore dans nos cœurs, le mal sera toujours le même, le fera encore dans la plaie, et nous périrons comme Babylone a péri, comme Ninive a péri, comme Athènes a péri, comme Rome a péri !

C'est pourquoi, frères et concitoyens, prenons le sac et la cendre, humiliions-nous et puis relevons-nous, retrempés dans ce baptême de sang et dans ce baptême de repentance. Renaissions peuple nouveau, animé d'une foi chrétienne rajeunie. Nous, les vaincus, devenons les vainqueurs. Sous l'égide de notre jeune République, qui a commencé par répudier l'esprit de conquête, soyons les conquérants de l'idée et de l'esprit. Soyons fidèles et Dieu accordera à la France la gloire, vraie celle-là, non plus de faire le tour de l'Europe en en prenant les capitales, mais de faire le tour du monde, en y semant les grands principes de la liberté, du progrès, de la fraternité, de la paix et de l'amour, c'est-à-dire de l'Évangile !

AMEN.